

Paul Valéry en 2021, un penseur pour notre temps

Né le 30 octobre 1871, le célèbre polygraphe sétois s'est illustré en qualité de poète, d'essayiste et de philosophe

Par Franck Colotte

«Il y a deux Paul Valéry : celui des petits classiques illustrés (...) et le sacrifiant drolatique, l'anar espiègle, le gamin salace aux mauvaises pensées, „l'esprit le plus méphistophélique de notre littérature“, sans parler du coureur et du farceur. Oui, cela fait deux en un : le bien-séant et le frondeur, l'homme d'institution et l'irréconcilié. (...) L'auteur de l'universel 'Cimetière marin' est aussi „un lanceur d'alerte“ sur la fragilité de notre civilisation et de notre société mondialisée. Paul Valéry, notre contemporain brûlant, est un poète à lire de toute urgence par temps de détresse».

Régis Debray, «Un été avec Paul Valéry», Équateurs, 2019

Parmi les dates anniversaire de penseurs et d'auteurs ayant marqué leur époque figure celle de Paul Valéry dont on commémore en 2021 le 150^e anniversaire de sa naissance. Né le 30 octobre 1871, le célèbre polygraphe sétois, qui s'est illustré en qualité de poète, d'essayiste et de philosophe, demeure une référence pluridimensionnelle non seulement dans les études littéraires, mais encore, de façon élargie, dans le monde des idées et l'histoire de la pensée. Un voyage sommaire dans sa production essayistique permet de se rendre compte de la diversité, de la complexité et de la modernité des perspectives valéryennes.

Pour l'étudiant de lettres ou pour toute personne que passionne la littérature théorique et essayistique du XX^e siècle, Paul Valéry (1871-1945) est peut-être d'abord connu comme le théoricien de la «poésie pure» dans la mesure où il contribua à systématiser et à consacrer la redistribution des critères génériques autour du binôme poésie/prose, et ce dans le but d'identifier la littérature avec la poésie. Comme l'explique Fabienne Mérel dans son article intitulé «La poésie de circonstance dans la correspondance de Paul Valéry» (Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 155-170) : «Paul Valéry est le poète de la poésie pure, c'est-à-dire d'une poésie conçue comme „un dispositif“, dans lequel le fond et la forme seraient à égalité, et la forme elle-même si „féconde en idées“ que le lecteur serait d'abord sensible à l'unité harmonique du vers plutôt qu'à son sens. Cette recherche ardue d'une langue poétique „absolue“, tout à fait distincte du langage ordinaire, l'a conduit à tenir la poésie avant tout pour „un instrument, un exercice“ de la pensée».

Un esprit scientifique aiguisé

Par ailleurs, il n'est pas inintéressant de relever ce qu'Henri Brémond (1865-1933; délégué de l'Académie française) écrivait dans son allocution du 25 octobre 1925 (année de l'élection de Valéry à l'Académie française) au sujet de la poésie pure : «Les modernes théoriciens de la poésie pure, Edgar Poe, Baudelaire, Mallarmé, M. Paul Valéry, ne sont pas les dangereux novateurs que parfois l'on semble croire. Nous pouvons, certes, les soupçonner d'hérésie sur quelques points de détail, et je ne m'en prive pas; mais, pour le fond de la doctrine, ils continuent une tradition assez vénérable». Et d'ajouter au sujet de la prose et de la poésie:

«La prose, une phosphorescence vive et voltigeante, qui nous attire loin de nous-même. La poésie, un rappel de l'intérieur, un poids confus, disait Wordsworth, une chaleur sainte, disait Keats, un poids d'immortalité sur le cœur: an awful warmth about my heart, like a load of immortality. – Amor, Pondus. – Ce poids, où veut-il nous précipiter, sinon vers ces augustes retraites où nous attend, où nous appelle une présence plus qu'humaine ?» Peut-être de manière paradoxale, Paul Valéry, en plus d'être essentiellement connu du grand public comme le poète auquel on doit «Le Cimetière marin» et «La Jeune Parque», fut avant tout l'un des esprits scientifiques les plus aiguisés de son époque et, à ce titre, l'interlocuteur privilégié d'Albert Einstein, de Louis de Broglie ou de Raymond Poincaré.

La production poétique valéryenne s'achève avec «Charmes» (1922) – recueil qui allie préciosité et néoclassicisme et où figure le célèbre «Cimetière marin». La plupart des écrits qu'il produit par la suite et jusqu'à sa mort sont des essais («L'Idée fixe», 1932; «Degas, Danse, Dessin», 1936), qui sont parfois construits sous la forme de dialogue. Il écrit aussi des articles, des préfaces et les textes des conférences qu'il fait dans différents pays. Cet ensemble essayistique, qui s'étend sur vingt ans (1924-1944) et qui aborde des domaines aussi variés que la littérature, la philosophie, la politique, la poé-

tique et l'esthétique, est rassemblé dans «Variétés» («Variété» I, 1924; «Variété» II, 1929; «Variété» III, 1936; «Variété» IV, 1938; «Variété V», 1944).

C'est pour ainsi dire le «dernier Valéry» qui retient notre attention, celui qui, par exemple avec «Regards sur le monde actuel» (1945), donne une radiographie intellectuelle d'une époque, celle dans laquelle il vit et qui a pour espace de son déploiement un Occident d'abord et avant tout européen. Dans l'avant-propos, il précise, de façon tant symptomatique que programmatique, que «ce petit recueil se dédie de préférence aux personnes qui n'ont point de systèmes et sont absentes des partis, qui par là sont libres encore de douter de ce qui est douteux et de ne point rejeter ce qui ne l'est pas» («Regards sur le monde actuel et autres essais», Paris, Gallimard, Folio/Essais, 1945, p. 9). Cela montre clairement que ce penseur de son époque, qui ne hait rien tant que le système (c'est-à-dire l'esprit du système autant que la tendance naturelle à tout système à s'autonomiser pour s'opposer ou s'imposer au monde), se veut un lucide pourfendeur d'illusions (concernant à la fois son époque et la nôtre).

L'écrivain et philosophe Régis Debray, auteur d'«Un été avec Paul Valéry» (Équateurs, 2019), est particulièrement sensible au «lanceur d'alerte insoupçonné» et à son regard perçant «sur notre civilisation et ses chausse-trappes».



Paul Valéry en décembre 1937. Il porte un regard perçant sur notre civilisation et ses chausse-trappes.

pes, sur la façon dont on peut et doit habiter notre modernité, sur ce qui a rendu l'Europe européenne et sur ce qui peut la vider de son esprit, coïncée comme elle est entre l'Amérique d'un côté et l'Asie de l'autre», comme on peut le lire en guise de conclusion du premier chapitre.

Défense et illustration de l'esprit

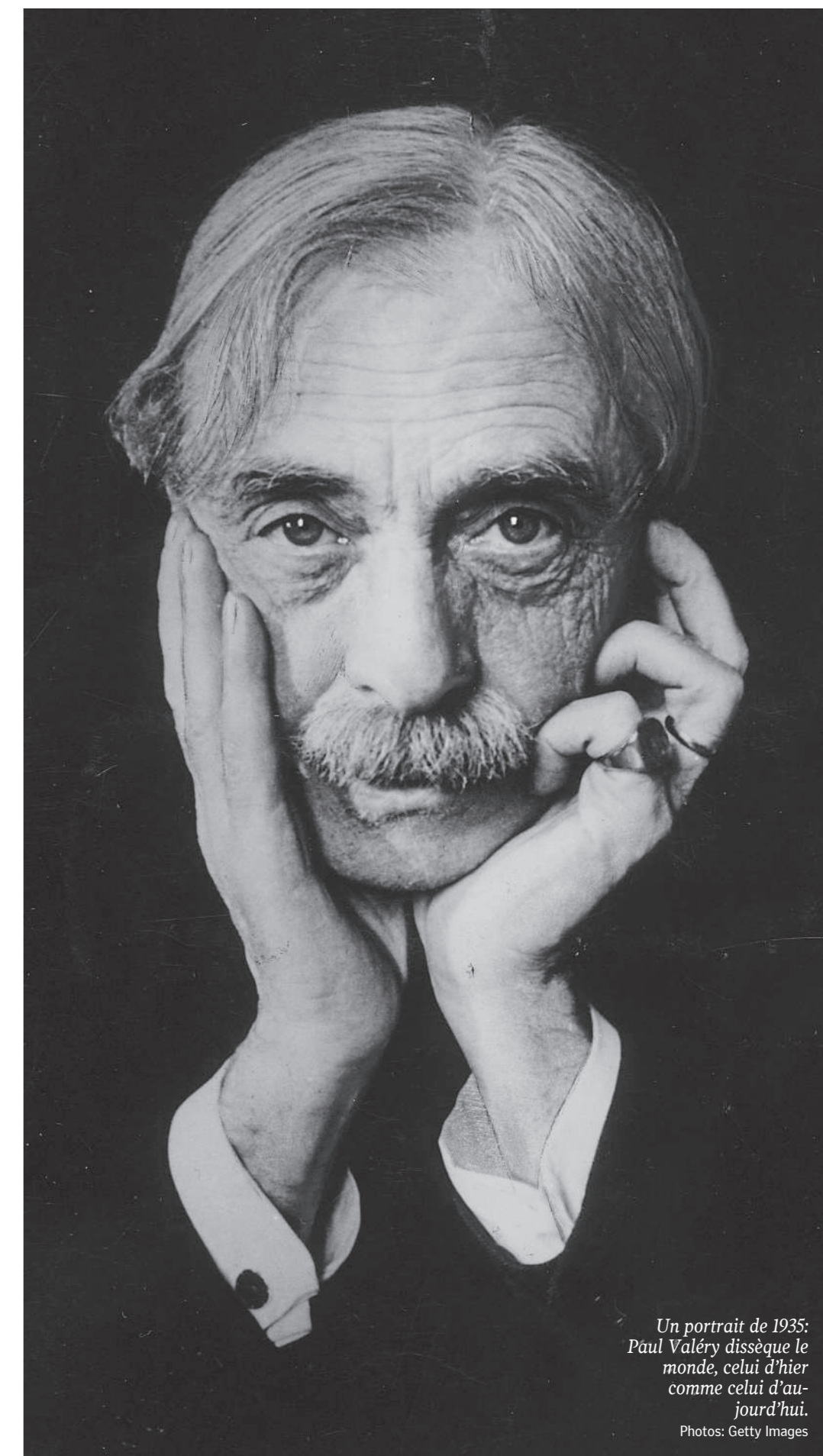
Au demeurant, Valéry mobilise le terme d'esprit au sens absolu, comme c'est le cas notamment dans le premier texte de «Variété I» intitulé «La crise de l'esprit» – ce terme désignant les pouvoirs intellectuels de l'homme. Ainsi considéré, l'essai, qui relève chez Valéry de ce que l'on pourrait appeler l'écriture, constitue non seulement l'écriture d'une vie intellectuelle privée, mais encore une écriture qui véhicule la vie intellectuelle d'une collectivité. «Variété I» (1924) s'ouvre sur cet avertissement, redoutablement perspicace et quelque peu solennel, qu'est «La crise de l'esprit» qui débute par cette célèbre phrase cinglante : «Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles» («Variété I», Gallimard, Folio/Essais, 1924, p. 13). Cette dernière est naturellement transférable à divers contextes – qu'il s'agisse des lendemains qui déchantent à la suite de la Première Guerre mondiale jusqu'à la pandémie de la Covid 19 contre laquelle populations civiles et autorités sanitaires luttent encore aujourd'hui.

En outre, l'europhile qu'est Valéry, ne cessant d'aller et venir d'une capitale à l'autre, se fait le chantre d'un grand projet pacifique, à savoir la fédération européenne. L'enthousiasme valéryen pour l'Europe ne peut que stimuler les europhiles (d'hier et d'aujourd'hui), qui voient en notre auteur un précurseur stimulant et inspirant. Il en va de même pour la «crise de l'esprit» qu'il décrit et analyse en affirmant que l'esprit ne peut pas ne pas être en crise. Notre auteur lit le conflit dans le bouillonnement intellectuel (philosophie, littérature, danse, peinture, etc.) de son époque. Le désordre mental de l'Europe tient, selon lui, à «la libre coexistence dans tous les esprits cultivés des idées les plus dissemblables, des principes de vie et de connaissance les plus opposés. C'est là ce qui caractérise une époque moderne» («Variété I», Gallimard, Folio/Essais, 1924, p. 19). Cette phrase ne pourrait-elle pas aussi bien décrire les heurts interhumains de nos sociétés en 2021? Il ne semble pas en tout cas que cette définition de la modernité s'accorde à notre pur contemporain dans la mesure où le retour de l'ordre moral d'un côté, et la haine de la démocratie de l'autre autorisent assez peu que cohabitent les idées les plus dissemblables.

Croire à la parole humaine

Relevons, en définitive, deux constats dressés par Paul Valéry dans «La politique de l'esprit» tiré de «Variété III». Le premier porte sur l'homme moderne : «L'homme moderne a les sens obtus, il supporte le bruit que vous savez, il supporte les odeurs nauséabondes, les éclairages violents et follement intenses ou contrastés; il est soumis à une trépidation perpétuelle; il a besoin d'excitants brutaux, de sons stridents, de boissons infernales, d'émotions brèves et bestiales» («Variété III», Gallimard, Folio/Essais, 1936, p. 227). Cette définition ne pourrait-elle pas correspondre à la situation de l'homme en 2021?

● *L'europhile qu'est Valéry, ne cessant d'aller et venir d'une capitale à l'autre, se fait le chantre d'un grand projet pacifique, à savoir la fédération européenne.*



Un portrait de 1935: Paul Valéry dissèque le monde, celui d'hier comme celui d'aujourd'hui.

Photos: Getty Images

Chacun pourrait l'illustrer par des exemples de son cru. Peut-être en guise de note d'espoir (pour les générations futures?) et d'avertissement majeur (face aux métamorphoses de notre monde), notre auteur affirme enfin que «croire à la parole humaine, parlée ou écrite, est aussi indispensable aux humains que de se fier à la fermeté du sol. Certes, nous en doutons çà et là, mais nous ne pouvons en douter que dans des cas particuliers. Le serment, le crédit, le contrat, la signature, les rapports qu'ils supposent, l'existence du passé, le pressentiment de l'avenir, les enseignements que nous recevons, les projets que nous formons, tout cela est de nature entièrement mythique, en ce sens que tout cela s'appuie entièrement sur je ne sais

quelle propriété cardinale de nos esprits de ne pas traiter comme choses de l'esprit des choses qui ne sont que l'esprit» («Variété III», Gallimard, Folio/Essais, 1936, p. 221-222).

Posant un regard lucide sur les grandes mutations qui secouent son époque, Paul Valéry dissèque le monde (celui d'hier comme celui d'aujourd'hui) avec patience, relevant, non sans pessimisme, les accrocs de la modernité à la dignité de l'esprit. Cette critique de la crédulité et de l'inconscience humaine (qui s'inscrit dans une réflexion bien plus vaste que mène Valéry sur la politique de l'esprit) devrait nous inciter à résister à notre époque pour préserver, au nom d'un idéal exigeant de liberté, une indépendance d'esprit non négociable.